

L'Erable

Titouan LEFEBVRE

« Arrête de rêver !

Mia m'appelle. Je ne lui réponds pas tout de suite, le regard perdu dans les horizons inconnus. Le ciel s'emplit des couleurs de l'automne, cette palette aux mille couleurs, des rouges dégradés aux oranges frivoles. La pluie vient tout juste de s'arrêter, et la terre recouverte de quelques amas de feuilles s'est imprégnée de son odeur. Le vent siffle dans les branches, susurre à mon oreille de douces mélodies, secoue les feuillages et s'insinue dans ma peau.

Quelques picotements parviennent jusqu'à mes mains et traversent mon écharpe, mais malgré tout, je reste là. Au sol, les brindilles craquent, je sens Mia bouger derrière moi, elle se faufile tendrement à mes côtés. Ses pas imitent le bruit des vagues au bord de l'océan, alors qu'elle se fraye un chemin parmi les parterres colorés. Je ferme les yeux, elle aussi je crois, et nous nous figeons, pendant quelques instants d'éternité. Mmm... Ses lèvres ont le goût du bonheur et de la mandarine, ses cheveux viennent caresser ma joue, ses mains contre les miennes, ma poitrine contre la sienne, nos corps venant caresser nos peaux. Je ressens son cœur craqueler comme l'écorce d'un arbre ; le mien ressemble à cette feuille tombant à ses pieds. Cette feuille qu'elle ramasse tendrement. Elle s'approche de moi, j'ai un léger mouvement de recul.

– Laisse-toi faire.

Elle me la tend. Cette chose, ce don, ce trésor blotti au creux de sa main, comme mes joues empourprées, cette fibre qui vibre et qui vit entre nous deux, elle me livre un petit bout d'arbre, un petit bout de cœur que l'automne vient de lui dérober.

Mes mains effleurent toute la finesse de l'œuvre, et s'arrêtent sur les quelques nervures qui séparent les limbes. Elles semblent être le prolongement de mes veines, celles qui à cet instant font battre mon cœur. Ce qui coule en eux est d'ailleurs bien trop bleu pour n'être que de la sève. Mes doigts caressent les contours de la feuille, une impression étrange s'empare alors de moi, comme si celle-ci n'était en fait qu'un entrelacs de minuscules fibres d'or, habilement tressées entre elles par la nature. Il me faut quelques instants pour me rendre compte que ce que je tiens dans ma paume est

en fait un amas de mots, chacun écrit à l'encre bleue, liés entre eux par une idée commune. Mes yeux parviennent à en saisir quelques-uns au vol. *Légèreté, frisson, couleur. Vie.* Quelques mots, plus discrets, m'apparaissent en filigrane. *Rosée, enfance, amour. Automne.* Je prends du recul, la forêt entière est un amalgame de noms, de couleurs, de sentiments et de souvenirs. Mes yeux se posent alors sur Mia. *Mélodie, baisers, mandarine. Eternité.*

– Ça ne va pas ? Tu es... Etrange.

Je sens entre mes doigts quelque chose couler, et glisser tout le long de ma peau. Je sens entre mes doigts la feuille s'assouplir, se détendre et se liquéfier peu à peu. Je la sens entre mes doigts s'imbiber de l'encre de ses mots. Les fibres se délient, mes doigts s'entachent d'un bien violacé, d'une nouvelle matière, d'une nouvelle idée. Entre mes doigts, je sens l'encre s'écouler, goutte par goutte, sur le parterre immaculé. Je suis soudainement envahi d'un sentiment intense, inexplicable et infini, une larme tombe de mon regard, une larme d'encre qui disparaît dans la terre. Je peux y lire un mot. Un simple mot. *Mélancolie.*

Peu à peu, la terre se dérobe sous mes pieds, les chênes fondent, les bouleaux s'estompent, les peupliers se fluidifient, et des saules pleureurs coulent des larmes. Elles courent entre les troncs comme de la sève. Une sève bleue qui recouvre à présent le sol, elle m'enveloppe, je patauge dans le bleu jusqu'aux genoux, recouvert d'une sorte de mélasse qui montait et montait encore, l'air autour de moi semble lui aussi s'alourdir, lui aussi s'épaissir, lui aussi se noyer. J'étouffe, je me sens étouffer, il me faut respirer, l'air pur de l'automne, le vrai, il me faut échapper aux coulées d'encre qui jaillissent de la forêt en éruption. Des effluves de ces fleuves fument alors des flammes, effleurant les feuilles de cette infinie forêt. Ce sont des jets ardents, les premiers jets, les plus intenses et les plus puissants, les premiers jets où sont écrits les mots les plus durs, d'une encre encore épaisse, d'une encre encore bleue.

L'océan monte, encore et encore, il semble alors ne faire plus qu'un avec le ciel, mes poumons toussent, mes poumons crachent et mes poumons recrachent des litres de sang, un sang sec, un sang bleu, c'est insensé ! De ma bouche s'échappent de denses filets de sang d'encre. Du sang d'encre... Mia, elle, ne semblait pas s'en faire.

– Pourquoi faut-il que tu luttas ainsi ?

Elle était devant moi, elle me transperce mon corps entier de son regard bleu, elle ne semble pas se noyer. Elle se tient debout au milieu de tout, entre le chaos et mon désespoir, me laissant mourir devant ses yeux. Elle n'est plus Mia ; *elles sont* Mia. Des centaines de silhouettes, comme un kaléidoscope qui me toisent, chacune est Mia, même regard, même corps, mêmes paroles. Elles semblaient être en symbiose totale avec cette entité d'encre et de malheur, elles aussi. Les mots qui la composent se dissipent peu à peu, chacun de ceux qui constituent son humanité, il ne reste plus rien d'elles, plus rien d'elles individuellement, plus qu'une masse informe et infecte, plus rien que quelques lettres qu'elles se partagent entre elles, quelques mots, quelques phrases vides de sens, je n'y lis plus aucune sensation, plus aucun espoir et plus aucune émotion ; pas même *indifférence*. Seules quelques phrases survivent à peine. *Arrête de rêver, Laisse-toi faire, Tu es... Etrange. Pourquoi faut-il que tu luttas ainsi ?* Ces mots se répètent et prennent des formes de plus en plus effrayantes, de plus en plus bleues, une véritable méta-mort-phose a lieu devant mes yeux, ils gardent la même couleur, les mêmes lettres, seul le sens change, l'amour d'autrefois devient de l'indifférence, et l'indifférence, de la haine.

Je sens mon visage fondre, ma peau se décoller peu à peu de mes os, et le mal m'envahir. Je dois m'enfuir, loin, toujours plus loin. Je cours, ou plutôt je nage le plus loin possible, la forêt, la montagne, la ville, l'océan, l'océan, la ville, la montagne, la forêt, la forêt, la forêt, la forêt, je fuis encore et encore, toujours plus loin, toujours vers l'infini, mais une force inconnue me rattrape encore et encore, inlassablement. Je reviens toujours à cette forêt, à cette clairière, à cet érable d'où est tombée la feuille que Mia m'avait tendue, je sens ses branches m'assaillir, je le sens étreindre ma gorge, me plaquer contre son tronc, toujours plus fort. Je ne respire plus, je ne vois plus, tout autour de moi, que du bleu, que des paroles, *Arrête de rêver, Laisse-toi faire, Tu es... Etrange. Pourquoi faut-il que tu luttas ainsi ?*, encore et encore, je ne distingue plus rien, ni le bien, ni le mal, ni le jour, ni la nuit, ni le bleu, ni l'automne, ni les hommes, ni les machines. Seule une tache d'un blanc immaculé vient percer l'horizon, une forme nette et aérienne, la plume d'un oiseau. Seule une tache d'un blanc immaculé, qui de sa pointe vient me trancher la trachée. Seule une tache d'un blanc immaculé, celle d'une plume venue tracer le point final de mon histoire.